

Il supposa que ces professionnels de la mendicité regagnaient un taudis où logeaient les gens de leur espèce.

Il résolut de les suivre.

A présent l'ombre enveloppait le pont, jetant sa pesanteur lucide sur le fleuve au-dessous de lui.

Le Breton reprit les patins qui protégeaient ses mains contre le contact direct du sol.

Au premier mouvement qu'il fit, ce qu'il ressentit fut tellement violent qu'il ne put retenir un gémissement, presque un cri d'angoisse.

— Oh ! fit-il, je ne puis pourtant pas demeurer ici.

Cramponnant alors, avec un effort affolé, ses mains aux charpentes du pont, il tira son corps en avant.

Un halètement sourd et rauque passait entre ses mâchoires affreusement contractées.

Il arriva ainsi au bout du pont.

Le claquement saccadé des patins et de son siège d'angoisse s'élevait dans la nuit.

Les mendiants qui le précédaient s'arrêtèrent, prêtant l'oreille.

— C'est le cul-de-jatte, dit l'un d'eux.

Et ils reprirent leur marche.

Les artères les plus animées des grandes villes avoisinent souvent des repaires immodés.

Les trois mendiants, aux pas desquels Martial s'était attaché, suivaient une ruelle aux détours capricieux.

Elle devenait de plus en plus étroite, s'insinuant entre des maisons de plus en plus basses et lépreuses.

Des groupes de deux ou trois personnes, des couples stationnaient de loin en loin, obstruant entièrement le passage et dévisageant tous les nouveaux venus.

Sans être précisément placés là en sentinelles, les individus croisés dans la rue par les trois mendiants veillaient à ce que nul intrus ne s'introduisît dans ce quartier de la ville, qu'ils considéraient comme leur domaine, un royaume où les gens de la reine eux-mêmes n'aimaient pas à se hasarder.

Les mendiants, dont la silhouette guidait Martial, prononçaient alors quelques paroles, sortes de mots de passe, et continuaient tranquillement à avancer.

Derrière eux, le Breton, trébuchant à chaque pavé, soutenu par une frénésie désespérée et muette, continuait à se traîner.

Il arriva en face des gens qui barraient la rue.

Ceux-ci le considérèrent à leur tour.

Martial les aperçut à peine dans le brouillard qu'il avait devant les yeux, toutes ses facultés tendues vers l'ombre des trois mendiants qu'il avait résolu de suivre jusqu'à la chute finale dans l'espoir d'un abri, — d'un abri sûr, car il avait entendu parler de la solidarité de ces hommes.

Il ne prononça aucune parole, s'acharnant à soulever son corps avec tout ce qui lui restait d'énergie.

Les autres ne l'arrêtèrent point.

C'était un cul-de-jatte, un râleur de vase, ce n'était pas la peine de l'interroger ; il était de droit membre de la confrérie et avait droit de cité.

On s'était écarté, le laissant aller, trébuchant à chaque ornière.

A un dernier coude, Martial aperçut une lanterne rouge.

On aurait dit une flaque de sang lumineuse.

Il vit trois hommes passer devant.

C'étaient les mendiants du pont des Truands.

Le Breton tendit son cou, sa tête exsangue se crispa et ses patins de bois, le carcan sur lequel il était enchaîné, résonnèrent plus convulsivement sur le pavé.

Le fils de l'intendant du manoir de Kervien se trouva devant une porte étriquée, ouverte dans une ogive gothique éventrée.

La lanterne au verre épaissi de crasse durcie et huileuse éclairait, vaguement, de sa lueur sanglante, deux marches usées qui conduisaient à cette porte.

— Le calvaire ! murmura Martial.

Il prit ses patins entre ses dents, ayant besoin de mordre pour ne pas crier.

— A... ââh ! grinça-t-il.

Et il planta ses doigts dans les angles de la pierre pour se hisser à l'intérieur.

Il y parvint sans savoir comment.

Une salle étroite se trouvait sur la gauche, la nuit qui y régnait trouée par la flamme d'une chandelle.

Martial reprit ses patins, recommença à traîner son siège, son pilori moumant, qui râclait les dalles, le malheureux n'ayant pas la force de le soulever, se dirigeant vers cette salle.

Au bruit, un homme à la carrure massive, à la barbe hisurte, parut sur le seuil, regarda le cul-de-jatte.

— Que veux-tu, toi ? interrogea-il avec rudesse.

Martial entra ouvrit la bouche.

Mais il réfléchit à temps et ne parla pas, se contentant de porter la main à sa tête pour faire signe qu'il voulait dormir.

— Tu réclames la paillasse, compris, bougonna l'homme. Cul-de-jatte et muet, c'est complet. Ici au rez-de-chaussée ou au premier ?... Choisis ?

Il montrait une porte à deux pas de là.

Sans un geste, n'ayant de la force que pour l'impulsion mécanique qui le soutenait, Martial, le corps déjeté, marcha vers cet endroit.

C'était un réduit étroit, un caveau plutôt, sorte de niche pour trois ou quatre dormeurs à peine, avec un peu de paille étendue à terre.

Le Breton se tordit jusqu'à cette paille.

La porte ouverte du réduit éclairait l'intérieur.

Au dehors, le logeur attendait...

Lorsqu'il vit le pauvre Martial atteindre le fond, il referma la porte sans un mot.

Martial se trouvait plongé dans les ténèbres.

Il était seul.

Alors, d'un coup violent, avec une sorte de frénésie rauque, désespérée, le malheureux fit sauter les boucles des courroies qui le martyrisaient.

Ses jambes gonflées, durcies, échappèrent aux liens qui les broyaient affreusement.

Et il tomba sur la paille...

Il resta là à la renverse, des râlements sourds dans la gorge, sur la couche où il s'était affalé, comme mort, dans son trou d'ombre, pareil à un sépulcre.

LXXXVII. — LA SAINTE PÈGRE

Martial était resté longtemps dans cet état de torpeur écrasée.

Ses jambes tuméfiées, gonflées à éclater, lui semblaient de plomb, — du plomb fondu, brûlant, corrodant ses fibres.

— Ah ! murmurait-il par moments, c'est trop ! c'est intolérable. Oh ! les chiens qui me déchiquètent... qui me broient les os !

Il exhalait cela en un demi-délire, l'excès insoutenable de la souffrance mettant, devant son cerveau, des bandes de chiens au poil hérissé se disputant ses membres dans lesquels leurs crocs s'enfonçaient.

La nuit s'avancait.

Dans la fièvre qui l'assommait, il finit par s'endormir.

Son corps, incapable de servir plus longtemps d'aliment à la douleur, trouvait enfin son repos dans une sorte d'anéantissement morbide.

Il dormait... Mais de quel sommeil, jusqu'à ce que le sang, qui recommençait à circuler dans ses veines, eût expulsé les parties qui s'y étaient coagulées.

Alors, un peu de bien-être, — tel un coin du paradis après les fureurs de l'enfer, — s'insinua doucement en lui, et un rêve meilleur posa ses ailes sur son esprit.

— Je suis donc parvenu à dormir, fit-il plusieurs heures après. Allons, la nature a repris ses droits. Elle me rappelle ma tâche.

Il sentit quelque chose de dur dans la poche de sa casaque.

C'était un morceau de pain que la vieille servante du corroyeur lui avait remis la veille avant qu'il s'en alla.

Le Breton porta le pain à sa bouche.

Il était sec. Cependant il le mangea avec avidité : il y avait plus de vingt-quatre heures qu'il n'avait rien pris.

Son misérable repas terminé, il voulut se lever, retourner au pont des Truands où il devait se montrer encore pour jouer le rôle auquel il s'était voué.

Et il essaya de replier ses jambes sur le coussin qui recouvrait le carcan.

Le mouvement qu'il fit réveilla violemment la sensibilité assoupie de ses membres.

Martial voulut passer outre, dominer le mal, et ressentit au cœur un coup si brusque qu'il crut qu'il allait s'évanouir.

Il dut y renoncer.

Ses mains se joignirent dans un spasme de désespoir, tandis qu'il murmurait :

— Serai-je donc contraint de demeurer ici ?...

Il sentait à présent courir dans ses jambes les lames de feu qui l'avaient si affreusement martyrisé la veille.

Les heures passaient.

Brusquement la porte s'ouvrit, et l'homme qui l'avait introduit dans ce caveau, lorsqu'il s'était présenté, se montra.

— Eh bien ! assez dormi, je crois ! grogna-t-il.

On payait pour la nuit et non pour la journée.

Le Breton serra convulsivement les lèvres pour ne point parler.

Avec une expression de désespoir trop réel, hélas ! il secoua la tête en montrant ses jambes gonflées.